Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 10 (1984)

Heft: 1

Artikel: L'hymne au "Bon Sens"

Autor: Steinauer-Cresson, Geneviève / Gros, Dominique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814570

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol. / Rev. suisse sociol. 1 (1984) 131–160

A T E L I E R

A T E L I E R

P R E M I E R E P A R T I E

L'HYMNE AU "BON SENS"
ou la ritualisation du faux débat sur la jeunesse

Geneviève Steinauer-Cresson
sociologue
1, rue du Vieux Moulin
CH–1213 Onex

Dominique Gros
sociologue
111, rue de Genève
CH–1226 Thonex

Cet article est une version remaniée d'une communication présentée au 6ème congrès de la Société suisse de sociologie (Lausanne, octobre 1982). Il s'agit d'un travail collectif dont l'orientation critique relève d'un choix délibéré des signataires. Sa première élaboration a eu pour cadre un groupe informel de sociologues désirant pratiquer une sociologie moins institutionnelle et plus clairement engagée. La démarche adoptée tente d'échapper à certaines ornières dans lesquelles se réfugie, volontairement semble-t-il, la sociologie académique. En effet ce sujet aurait pu être abordé par des spécialistes – de la sociologie de la jeunesse, de celle du discours, p. ex. – il ne l'a pas été et nous ne nous situons pas sur ces terrains.

Pour pouvoir mener un travail critique, il convient en premier lieu de soumettre justement à la critique la divison et la spécialisation qui servent de cadre à la sociologie institutée. Cette démarche n'a cependant que peu de sens si elle se limite à n'être qu'un discours entre intellectuels. Sa mise en pratique s'avérerait néanmoins totalement contre-productive si elle n'avait pour seul effet que la marginalisation de ceux qui prennent cette voie. Cette publication même souligne donc cette contradiction inévitable à toute option critique.

1. OU L'ON VOIT QUE LES "ANTITHESES" ONT JOUE UN ROLE CATALYSEUR DANS LA MISE EN SCENE D'UN RITUEL

Au printemps 1980 éclatent à Zürich des troubles sociaux qui révèlent de façon brutale à l'ensemble de la société suisse une situation de crise: des jeunes proclament leur intention d'en finir avec leur statut de "cadavres culturels". Ce mouvement de jeunes marginalisés prendra rapidement de l'ampleur et, dans les semaines et mois qui suivent, d'autres villes et régions suisses se trouveront confrontées à des situations similaires. En tout, de péripéties en rebondissements, cette agitation sociale durera près de deux ans, phénomène rare dans ce pays.

Pourtant très rapidement les instances officielles, par le biais d'une commission *consultative,* la *Commission fédérale pour la jeunesse,* se sont efforcées d'expliquer les causes et les raisons de cette situation sociale. En novembre 1980 les *"Thèses concernant les manifestations de jeunes de 1980"* sont publiées par cette commission. Simultanément commencent à paraître des ouvrages et des documents qui proposent soit des analyses, soit des prises de position à chaud sur ces événements [1].

Notons qu'en fait le problème lui-même n'est pas purement local, ni même inédit. Divers mouvements, prenant leur origine parmi la jeunesse marginalisée ou en voie de prolétarisation, secouent depuis le début de la crise économique divers pays d'Europe – Allemagne, France, Italie, Pays-Bas notamment. Malgré ce contexte général, la Suisse politique comme la Suisse civile ne semblent guère prendre les choses comme symptômes d'une crise profonde.

De fait la crise est bien là et les mécanismes sociaux permettant de la réguler par la voie d'une ritualisation hyperconformiste se mettent en place. En septembre 1981, la *Commission fédérale pour la jeunesse* publie une seconde brochure, *"Dialogue avec la jeunesse",* dont l'intention est de calmer l'atmosphère en suggérant de "dialoguer plutôt que s'affronter". C'est deux mois plus tard que la *Tribune de Genève* met ses colonnes à disposition de la philosophe Jeanne Hersch. Elle y publie la première version de ses Antithèses [2] et c'est cet événement qui va déclencher les passions.

1) cf. Groupe d'Olten des écrivains suisses 1980; Jacquillard C., Sonnay J.-F., 1980, p. ex.

2) Rappelons le titre exact de cette brochure: "L'ennemi c'est le nihilisme. *Antithèses* aux "thèses" de la commission fédérale pour la jeunesse" (Georg, Genève, 1981) (32 pages).

Peut-on vraiment parler d'événement? L'analyse laisse plutôt apparaître comment, en situation critique, le consensus helvétique est re-produit par la mise en place de faux débats permettant de reconduire un certain immobilisme social et culturel.

Les Antithèses ont été publiées en premier lieu dans la *Tribune de Genève* entre le 16 et le 23 novembre 1981. Cette publication par un quotidien à fort tirage joua bien sûr un rôle non négligeable sur la suite des événements. Si les "thèses" ont été diffusées à plus de 150 000 exemplaires au niveau national, les Antithèses en *première* publication se voyaient garantir un tirage d'environ 65 000 – 70 000 exemplaires, diffusés essentiellement à Genève, ville qui ne fut pas touchée par l'agitation sociale! Mais dès décembre 1981 les Antithèses étaient publiées sous forme de brochure. La plupart des media, romands dans un premier temps, alémaniques dès la traduction de la brochure, contribuèrent à la création de l'événement: dès décembre la presse publiait des courriers de lecteurs entièrement consacrés aux réactions aux Antithèses et plus généralement à la jeunesse. Simultanément, cette même presse revenait régulièrement à la charge sur "le malaise de la jeunesse" (titre de l'éditorial du 31 décembre 1981 du *Journal de Genève*) et renvoyait dos à dos les "Thèses officielles et les Antithèses". Le 31 janvier 1982, la télévision romande entrait à son tour en lice en consacrant une soirée entière au thème "le malaise des jeunes dans la société d'aujourd'hui" (*Tribune de Genève,* 13.1.1982): dans une émission de la série "Agora", dont une bonne part était réservée à une fiction intitulée "lettre ouverte aux adultes". Venait ensuite un débat en direct auquel étaient conviés 152 jeunes ainsi que G.-O. Segond (président de la commission fédérale pour la jeunesse) et J. Hersch (auteur des Antithèses). Cette émission a, en fait, consacré la mise en place du rituel.

La fiction joua bien sûr le rôle stéréotypé qui lui était dévolu:

> *". . . la pièce "lettre ouverte aux adultes" se voulait résolument provocatrice, afin de servir de base aux discussions sur les problèmes relatifs aux jeunes: égalité homme-femme, travail, politique, amour, adultes, drogue, argent, violence, suicide, etc."*
> (*Tribune de Genève,* 14.1.1982)

Ainsi elle enferma la problématique de la jeunesse dans une thématique extrêmement typée, c'est-à-dire celle de l'assimilation "jeunesse-déviance" (voir par exemple sur ce thème Hadorn, 1974; Perrenoud, 1978), ce qui garantissait pour la suite une issue en forme de double contrainte pour cette caté-

gorie sociale. Effectivement, soit le débat tant par sa forme que par son contenu faisait ressortir une image de la jeunesse déviante conformément à la fiction, soit il révélait une autre image de la jeunesse, plus "sage", plus "conformiste"; dans un cas comme dans l'autre on débouchait sur une sorte de confirmation de l'essence, de l'en-soi de la jeunesse, abstraction faite de toute autre considération. Les réactions qui ont suivi l'émission confirment cela. D'une part on s'est étonné de la sagesse du débat et des participants dans la presse, et on a été ainsi rassuré de constater que *"ces jeunes étaient vraiment des petits Suisses"* (*Tribune de Genève,* 14.1.1982), et donc que les troubles et le malaise ne concernaient qu'une minorité de la jeunesse, comme s'étaient plus à le souligner aussi bien la commission fédérale (*"Les manifestations de jeunes ont été provoquées par des minorités extrémistes, c'est exact. Vrai aussi que ces minorités sont à divers titre isolées de la majorité, même de la majorité de la jeunesse"*, 1980, p. 5) que J. Hersch dans ses Antithèses lorsqu' elle constatait que les *"violents d'aujourd'hui"* ne constitutaient qu'une *"faible fraction de la jeunesse"* (p. 4). D'autre part, le débat ne pouvait plus s'engager dans l'opinion publique que sous forme de réaffirmation des stéréotypes liés à l'image de la jeunesse, que ceux-ci soulignent en elle sa capacité de "force de rupture", de "force de renouvellement" ou de "force de continuité" (Perrenoud, 1978). Les réactions spontanées dans la presse, les articles ou interviews qui suivirent allaient confirmer cette tendance.

Les Antithèses ont joué un rôle incantatoire qui a permis la mise en place d'une ritualité sociale. Ce rituel prescrivait à chacun sa place, son rôle à tenir (Goffman, 1974; 1979). Sa fonction s'avère, dès lors, incontestablement reproductrice de l'ordre social institué. Au lendemain de l'émission télévisée, courriers de lecteurs et articles rédactionnels ont abondé. Il s'agissait en fait du dernier acte de l'épopée, celui où les protagonistes révèlent ou confirment leur personnalité. (A l'énigme succède, si ce n'est la solution, tout au moins l'exposé des causes du drame, avant le baisser de rideau!) Ainsi la jeunesse s'est retrouvée confirmée dans son identité particulière, non pas sociale, mais idéologique, comme en témoignent de nombreuses lettres de lecteurs:

> *". . . je me demande toujours pourquoi une certaine partie de notre jeunesse démolit tout ce qu'elle peut sur son passage. . ."*
> (E. R., *La Suisse,* 24.1.82)

> *"La vieille garde a senti que les jeunes étaient là et que la relève était assurée."*
> (N. G., *ibid.*)

Dès lors que le processus de "labellisation" avait fonctionné, il ne restait plus qu'à rechercher les causes. Etant donnée la forme prise par le débat, il va de soi que ces causes vont s'inscrire dans une logique plus magique qu'analytique. En cristallisant la jeunesse dans des schèmes idéologiques, en la dépouillant de sa réalité sociale, on en fait un symptôme des divers maux dont souffre la société. Il ne reste plus qu'à délivrer l'ordonnance:

"Pour moi, la recette est simple, on gâte trop les enfants..."
(D. B., *La Suisse,* 24.1.82)

On peut objecter à tout travail sur des courriers de lecteurs qu'il est vain d'y chercher autre chose que des mises en scène dignes de Guignol. Ce qu'il est intéressant de souligner, alors, c'est que ce double mouvement de labellisation – recherche de la potion magique se retrouve aussi dans les articles de "spécialistes" qui sont publiés dans cette même période par la grande presse. Citons pour mémoire:

– Interview de Gustave Thibon [3] dans *La Suisse* du 24.1.1982 sur "le malaise de la jeunesse". Il est surprenant de constater comment les lois de la concurrence ont poussé ce quotidien genevois à publier l'interview d'un autre philosophe, et aussi proche de J. Hersch dans ses discours. Il y a concurrence, pas divergence!

– Publication de résumés du discours de J. Hersch à l'*European Management Forum* à Davos dans divers journaux (février 1982), et de ses exposés sur le thème de la jeunesse à différentes sociétés.

– "Débat" entre G.-O. Segond et J. Hersch, organisé et publié par le *Journal de Genève* (3 avril 1982). Etc., etc.

Les autres journaux non quotidiens ou de tirage plus restreint n'ont pas pu contourner cet événement. Et ce qui frappe, c'est une quasi absence d'analyse dans ces articles de presse: on donne un spectacle à propos des Antithèses ou de la jeunesse, on n'entre quasiment pas en matière sur le cœur du sujet.

3) "Un paysan-philosophe dont la pensée est assez typique du traditionnalisme organiciste", relève René Rémond dans *Les droites en France* (p. 235), en rappelant comment la droite contre-révolutionnaire qui "censure l'intellectualisme réputé stérile et dissolvant" pensait avoir trouvé en lui "son Taine ou son Renant"... à Vichy vers 1940!

A notre connaissance, un seul papier invite explicitement à sortir du faux débat, à dépasser le problème mal posé par les Antithèses: il est paru les 25 mars et 8 avril 1982 dans *l'Educateur* (journal de la société pédagogique romande, adressé aux enseignants primaires). L'auteur, Rudy Grob termine ainsi le premier papier:

> *"Très concrètement, il s'agit de savoir s'il convient d'accepter le dialogue avec les jeunes, en admettant comme base de ce dialogue des formes de raisonnement peu habituelles dans le monde des adultes, ou bien s'il convient, non seulement de réprimer la manifestation intempestive de leurs revendications, mais encore, par des mesures éducatives appropriées, de faire en sorte qu'elles n'apparaissent pas.*
> *Le premier terme du choix est celui de la commission. Le second n'est peut-être pas celui que préconise explicitement Jeanne Hersch, mais bien celui fait par des groupements politiques qu'on situe généralement à droite. Jeanne Hersch leur apporte une caution de poids ainsi qu'on peut le constater dans de récents communiqués de presse."*

Et le même auteur note, dans le second volet:

> *"Dieu! que le probléme est ainsi mal posé!*
> *Et pourtant on ne se prive pas – les exemples abondent – d'utiliser de tels amalgames lorsqu'il s'agit de mobiliser une opinion publique dont l'inquiétude a été savamment exacerbée. (. . .)*
> *Il n'était pas nécessaire de nous contraindre à un choix qui en fait n'a pas de sens."*

Après les courriers de lecteurs et les textes rédactionnels rappelons les prises de position partisanes d'organes politiquement clairement situés à droite. Nous en donnerons deux exemples, qui illustrent bien le rôle des Antithèses dans la situation politique d'alors.

– *L'Atout* [4] du 13 mars 1982 rappelle quelques propos de J. Hersch et ajoute malicieusement: "Si l'Atout partage ces Antithèses, permettons-nous de rappeler que Mme Jeanne Hersch est une militante de poids au sein du Parti socialiste suisse".

4) "Association pour une libre information". C'est une émanation des milieux conservateurs patronaux, qui publie des pavés "publicitaires" réguliers dans les journaux romands.

– *La Feuille d'Avis de Neuchâtel* qui aura le privilège d'être citée dans la feuille publicitaire de promotion des Antithèses, souligne le "rôle de phare" que joue J. Hersch en rappelant "quelques-uns des principes sans lesquels il n'est pas d'éducation digne de ce nom".

Si l'illustration n'est pas une démonstration, on voit nettement par qui les propos de J. Hersch sont le mieux accueillis.

Ainsi les Antithèses ont réussi à jouer un rôle de catalyseur dans une mise en scène du réel qui permet une cristallisation des positions et l'évacuation du débat. Dans la suite de ce papier, nous nous centrerons davantage sur les Antithèses pour essayer de comprendre comment ce texte relativement court contient déjà en germe ces résultats. Dans la deuxième partie, nous tâcherons de donner quelques éléments de réponse à cette double question: d'où et de qui parlent les Antithèses, avant de revenir dans une troisième partie sur quelques points de leur méthode.

2. QUI PARLE? ET DE QUI?

Les Antithèses parlent des jeunes, bien sûr, mais entretiennent autour de cette notion un certain flou, dont nous soulignerons ici trois aspects.

Partant des besoins de sécurité et de protection essentiels pour tous les jeunes (p. 4), les Antithèses illustrent ces besoins par la situation du tout-petit. Et on reviendra au nouveau-né à propos du besoin "de règles, d'habitudes, d'exigences régulières et constantes. . ." (p. 16) qui caractérise les petits humains, pour ajouter que "rien de tout cela ne disparaît chez l'adolescent, ni même à vrai dire chez l'adulte". En soulignant ainsi, et à plusieurs reprises, la continuité entre la situation du bébé et celle des jeunes, les Antithèses laissent dans l'ombre toutes les caractéristiques spécifiques de chaque classe d'âge. Ce n'est pas l'utilisation de ce concept de jeunes qui est criticable en soi, mais bien cette conception de la continuité entre les différentes classes d'âge. En psychologie comme en sociologie, on préfère insister sur les ruptures successives entre l'enfance et l'âge adulte que sur la continuité entre ces deux étapes. Cela permet aussi de souligner la progression des besoins et ressources des jeunes.

En choisissant d'insister sur la continuité, on peut, au contraire, faire basculer tous les jeunes ensemble du côté de l'enfance. Et c'est ce que nous rencontrons dans les Antithèses, où cette assimilation jeunesse-enfance nous semble très nette. On ne pourra donc y rendre compte que d'une partie des besoins des jeunes, ceux qu'ils partagent avec les enfants, et on s'y place d'emblée dans une vision manichéenne des rapports entre jeunesse et société. Le discours se caractérise par le choix d'un nombre restreint de besoins de la jeunesse (sécurité et affection: les besoins des nourrissons), et par l'accent mis sur leurs manques, comme cause des problèmes des jeunes actuels. Si les jeunes sont ce qu'ils sont, c'est qu'ils ont manqué de sécurité et d'amour. . . Aucune preuve ou critique n'est avancée, aucun fait ne vient étayer ce diagnostic. Ainsi les jeunes sont cristallisés dans leur situation de dépendance, les adultes n'ont plus qu'une mission: leur apporter – même tardivement – sécurité et amour sous forme de fermeté. Ce glissement se lit au fil des pages, p. ex. de la page 5:

> *"Il est possible, mais non certain, que beaucoup de jeunes violents (. . .) n'ont pas connu en temps voulu la sécurité, la protection, qu'assure la fidélité d'un amour. Sans doute leur font-elles encore défaut aujourd'hui."*

à la page 30:

> *". . . et tout cela harcelant des jeunes qui n'ont pas été vraiment aimés et qui ne croient pas le plus souvent avoir sur cette terre une place bien à eux."*

Les jeunes dont parlent les Antithèses ont une autre caractéristique importante. Ils sont sans racines historiques, sans appartenance sociale. A part, à la rigueur, de vagues ancêtres en Mai 68, on n'y reconnaît aux jeunes contestataires d'aujourd'hui aucun "ancêtre" historique: cette contestation est présentée comme une réalité nouvelle (et typiquement de chez nous: la Suisse y est isolée du contexte international). Bien qu'elles fassent par ailleurs ample appel à notre enracinement historique, les Antithèses sont tout à fait muettes sur un point de l'histoire qui serait ici de la plus haute pertinence: les rapports conflictuels entre adultes et jeunesses dans la plupart des époques, et spécialement "lorsque la jeunesse était privée de rôle officiel dans la vie collective" (Urien-Causse, 1980). Cet escamotage est remarquable dans les Antithèses. En fait, la contestation des jeunes, les conflits entre jeunesse et société adulte font partie de l'histoire de notre culture. Mais c'est au nom de notre Histoire et de notre Culture que les Antithèses tentent d'im-

poser une vision partiale, où la contestation des jeunes, "nos" conflits avec eux seraient une rupture récente de nos traditions; cette vision participe d'une tendance actuelle à la problématisation de la jeunesse en termes de déviance (Hadorn, 1974).

Les jeunes sont également coupés de leur contexte social. On ne trouve nulle part dans cette plaquette de différence explicite entre jeunes ouvriers et jeunes étudiants, entre jeunes dorés et jeunes fauchés, entre la situation des jeunes gens et celle des jeunes filles. Or s'il est vrai que le chômage des moins de 25 ans n'atteint pas en Suisse des taux similaires à ceux d'autres pays industrialisés [5], il n'en demeure pas moins que cette catégorie d'âge est celle dont le devenir est plus directement concerné par la crise que traverse notre société. Et que, dans une telle situation, l'origine sociale et la formation des jeunes vont jouer un rôle déterminant sur la forme et le contenu de cet avenir (Amos, 1979; 1982). On verra plus loin que la conception de l'inégalité sociale trouvée dans les "Antithèses" fait totalement abstraction de ces données. Encore une fois, donc, les jeunes sont fort homogènes. Tout au plus distingue-t-on trois cercles dans cette population: les meneurs, les suiveurs et ceux qui accordent un écho positif aux deux premiers. . .

Troisième caractéristique des jeunes dont parlent les Antithèses: ils sont quasiment muets. Ils ne savent pas s'exprimer, note-t-on, en regrettant qu'on ne leur ait pas appris à le faire. Mais on s'y garde bien de chercher des traces de leurs paroles ou de leurs écrits, ou quand on les rencontre, on se hâte de ne pas entrer en matière: ils identifient des symptômes et non des causes, les jeunes ne sont pas conscients de leurs vrais besoins, ce qu'ils cherchent vraiment ils le cherchent sans le savoir. . . Bref les jeunes ne sont pas qualifiés pour parler d'eux-mêmes!

Cette attitude est d'ailleurs fort cohérente avec ce que l'on a vu précédemment, c'est la suite logique de la conception de la jeunesse que véhiculent ces Antithèses: laisser la parole aux jeunes demanderait d'abord qu'on les reconnaisse dans leur diversité (d'âge, de situation sociale, professionnelle, sexuelle, etc.). Mais un discours simplificateur les réduit au silence.

A ce silence, une exception qui mérite d'être relevée (p. 16): "Tu es un père faible." Et le jeune garçon *de cinq ans* qui adressait ce reproche à son père est érigé en porte-parole des jeunes de tous âges et de toutes situations

5) Pour l'ensemble des pays de l'OCDE, le chômage atteignait environ 13 pour cent des jeunes de 16 à 24 ans selon l'OIT en 1981; en Suisse il était inférieur, en moyenne, à 10 pour cent.

sociales, en prototype du jeune conscient de ses vrais besoins. . . "Il réclamait l'ordre indispensable dont son père était le garant." Ici encore, le procédé est intéressant: on nie l'évidence, à savoir que les jeunes ont différents systèmes d'action, expriment leurs "sous"-cultures" (Arnold *et al.*, 1971; *Autrement*, 1975; Béroud, 1982; Duvignaud, 1975; Lagrée, 1982) on les réduit au silence (en n'entendant pas leurs voix) pour leur imposer une règle unique: l'ordre des adultes.

Il convient aussi de se poser cette question: qui parle, et d'où? J. Hersch parle d'abord contre les experts fédéraux qui ont écrit et signé les "Thèses". Elle leur refuse d'emblée le titre d'experts, jugeant leur œuvre dangereuse (p. 6): "Les observateurs (je ne dit pas "les experts"). . ." Elle part, seule, en guerre contre tout le monde: "J'entends par "tout le monde" la grande majorité des gens qui, de façon à peu près homogène, donnent le ton par les media: journalistes, sociologues, théoriciens de l'éducation, etc., etc." Elle discrédite également les ethnologues, ces nouveaux gourous! Cela a pour effet d'isoler J. Hersch, dans une mise en scène théâtrale, du "tout le monde" ainsi défini. Elle revendique le bon sens contre les experts.

J. Hersch parle aussi comme retraitée. Qu'on nous comprenne bien: nous ne voulons en aucun cas jeter l'anathème contre les retraités – comme elle a pu le faire avec les "experts" par exemple; ni court-circuiter les propos tenus par le troisième âge comme elle évacue elle-même les prises de position des jeunes. Nous aimerions simplement faire quelques remarques, sans entrer en matière sur la biographie – exemplaire à bien d'autres égards – de J. Hersch.

– J. Hersch appartient à une génération qui dans sa jeunesse n'a pas eu accès à certaines ressources et opportunités plus accessibles actuellement; c'est incontestable. Mais ne mésestimons pas pour notre présent les inégalités, qui demeurent, dans l'accès à ces ressources. Pour les personnes de sa génération, les "jeunes d'aujourd'hui" ont l'air sacrément gâtés; est-ce une raison pour forcer le trait? Ainsi, page 11: "Jamais, de mémoire d'homme, autant de *possibilités de tous ordres* – culturel, sportif, professionnel, etc. – n'ont été *offertes* à autant de jeunes de *toutes* les couches sociales. Jamais ils n'ont eu *aussi vite autant de voies possibles* pour s'affranchir de la tutelle familiale et *choisir* leur manière de vivre. Jamais ils n'ont *disposé d'autant de loisirs* (. . .) et *jamais ils n'ont pu en fait les meubler à leur guise aussi facilement.*" (Les italiques sont de nous.)

– Dans notre société, jeunes et vieux ont ceci en commun qu'ils constituent des groupes d'âge relativement marginalisés. Autrefois la vieillesse était plutôt synonyme de sagesse accumulée; actuellement, créativité, combativité et... rentabilité sont valorisées aux dépens d'autres valeurs, et la vieillesse s'accompagne souvent d'une mise à l'écart, douloureuse pour bien des individus, de la société des adultes. Les progrès de l'AVS [6], que rappelle J. Hersch, ne sauraient masquer cette réalité. On pourrait donc s'attendre à ce que jeunes et vieux prennent conscience de leur situation symétrique dans la mise à l'écart des prises de décision, mais aussi de certains biens matériels ou culturels importants. Or, ce n'est pas du tout le cas dans les Antithèses!

– C'est que J. Hersch appartient à un sous-groupe très privilégié de personnes âgées. Pour elle, la mise à la "retraite" n'a pas été une cassure dans une carrière professionnelle strictement liée à l'emploi, comme c'est le cas pour la masse des retraités, mais tout au plus une réorientation de cette carrière. A cet égard, il est significatif que ce soit comme philosophe et comme ancienne professeur d'université, et non pas comme retraitée, qu'elle se présente ou qu'on la présente dans les débats où elle intervient.

Et c'est probablement dans son statut "d'intellectuelle paradoxale" qu'on peut au mieux trouver la source des paradoxes et démarches de J. Hersch:

– Universitaire proclamée, elle revendique une distance vis-à-vis des savoirs universitaires, quand elle ne les rejette pas en bloc. Que l'on pense aux psychologues, aux sociologues, aux historiens ou aux "théoriciens de l'éducation": elle les récuse, eux et leurs savoirs, à longueur d'Antithèses – quitte à chausser leurs sabots au passage.

– Philosophe, elle étonne par sa référence continuelle à l'ordre! Tout le monde n'est pas Socrate condamné à boire la ciguë pour avoir corrompu la jeunesse par son doute systématique. Mais à l'heure où des philosophes s'inquiètent, comme enseignants, de la mise à l'écart de leur discipline condamnée pour subversion (GREPH 1977), l'attitude de J. Hersch ne semble que plus paradoxale dans la culture philosophique.

6) Assurance Vieillesse et Survivants.

– Femme, enfin, ayant derrière elle une brillante carrière, elle n'accorde pas un mot à la discrimination dont les femmes de tous âges sont l'objet dans notre société. Elle fait partie d'une extrême minorité de femmes privilégiées, elle a réussi au plus haut niveau de l'échelle sociale. Mais elle préconise des mesures aptes à tuer dans l'œuf n'importe quelle carrière d'une jeune consœur, puisqu'il s'agit d'assurer une permanence de la mère auprès de ses jeunes enfants, alors que le rôle du père si souvent absent n'est même pas remis en question. (v. conclusion ci-après).

Cette négation systématique de certains aspects de la réalité sociale au nom d'un "bon sens" inébranlable, lorsqu'elle est associée à un subtil passage sous silence de sa propre position sociale n'est pas sans rappeler une caractéristique centrale du système de valeurs de la petite bourgeoisie traditionnelle, son adhésion inconditionnelle à l'Ordre; ordre qui ne peut exister que par le repli sur la sphère privée et un comportement conformiste d'une part, la crainte du chaos dont sont nécessairement porteuses la chose publique et les attitudes différentes de l'autre.

3. SUR QUELQUES POINTS DE LA METHODE A L'OEUVRE DANS LES ANTITHESES

J. Hersch évoque à de nombreuses reprises dans son texte des valeurs présentées comme "vraies" (p. 6–7):

> *"Partout où il y a un maître ou une maîtresse dignes de ce nom, ils sont assiégés par leurs élèves comme jamais auparavant. Partout où vit vraiment une famille, avec toutes ses contraintes, elle attire une foule de jeunes qui, comme des satellites, s'attachent à elle et ne peuvent plus s'éloigner."*

Cependant, nulle part le soin n'est pris de définir, d'expliciter d'une part le contenu de ces valeurs, et d'autre part, sur quoi se fonde leur vérité. On a vu par exemple (deuxième partie) que le texte prétend expliquer les problèmes de la jeunesse actuelle, notamment,

- par les manques d'amour et d'autorité,
- par la non-satisfaction de "vrais besoins",
- par l'absence de "l'ordre indispensable" aux relations sociales et affectives,
- par une tendance à la disparition des mœurs.

Or, non seulement il ne nous est rien dit du contenu de ces notions, mais celles-ci sont sacralisées, ce qui est plus grave. Cette sacralisation utilise un certain nombre de techniques qu'il faut maintenant analyser.

Les valeurs défendues vont "de soi" puisqu'il semble inutile de les définir. Ce sentiment est renforcé en passant sous silence, peu importe que cela soit volontairement ou non, les interrogations, les débats, les questions qu'elles soulèvent. Pourtant des notions comme celles de besoins, d'ordre, de mœurs ont suscité et suscitent encore des réflexions nombreuses dans les milieux les plus divers. Il est étonnant que J. Hersch n'y fasse aucune référence.

Prenons l'exemple de la notion de *besoin.* Elle est au centre non seulement de travaux de recherche de diverses disciplines (économie, anthropologie, sociologie, pédagogie, etc.), mais a fait l'objet de colloques, de publications, de prises de position, bref de débats qui ne sont pas restés strictement limités au cercle des intellectuels universitaires [7]. L'idée d'ordre est actuellement l'objet d'une réflexion approfondie à laquelle la philosophie est loin d'être étrangère... [8] On ne retrouve aucun écho de ces débats dans les Antithèses, qui en appellent aux Valeurs!

L'auteur invoque à de nombreuses reprises l'histoire. De quelle histoire s'agit-il? Quel sens lui est attribué? A vrai dire, l'histoire appelée à la rescousse n'est qu'un hymne au passé, à l'autrefois mythique. Donnons quelques exemples, avant de nous interroger sur le sens de cette technique:

> *"Il est étrange d'observer, en une époque où psychologie et sociologie ont pris l'ampleur que l'on sait, à quel point, dans ces deux domaines, des évidences reconnues de tout temps sont aujourd'hui négligées, oubliées, parfois niées."* (p. 15)

7) cf. Baudrillard 1972, Chombart de Lauwe 1977, Galtung 1980.

8) Les travaux et les publications de Atlan, Castoriadis, Dupuy, Morin, pour ne citer que quelques auteurs de l'univers francophone, ont suscité des débats et soulevé bien des interrogations ces dernières années sur les notions d'ordre et de désordre.

"Alors, faute d'adultes, ils pourraient au moins être à l'écoute des adultes du temps passé, ceux de l'histoire réelle et ceux qui ont été créés par les légendes et les poètes, ces adultes qui naguère peuplaient la pensée et l'imagination des enfants et des adolescents, et à travers lesquels, bien avant de l'affronter eux-mêmes, ils exploraient la condition humaine dans toutes ses dimensions." (p. 21–22)

Cette conception de l'histoire la bafoue. L'histoire n'est pas un catalogue de faits figés dans un passé non daté, non situé. L'histoire, ce sont les hommes et les femmes qui la font. Et ils ne se recrutent pas que dans les milieux "héroïques" ou artistiques. L'histoire est le produit de l'action collective des hommes, c'est-à-dire de leurs luttes entre eux tout autant que contre leur environnement. Il n'y a pas d'histoire qui ne soit sociale et politique. Nier cela comme le fait l'auteur des Antithèses, c'est en fait mythifier, mais aussi mystifier la réalité. [9]

La négation des dimensions sociales et politiques de la réalité n'est pas uniquement perceptible à travers une perception singulière de l'histoire. C'est une caractéristique omniprésente du discours de J. Hersch. A ce titre, l'exemple de la notion d'inégalité illustre bien notre propos.

". . . la vie manifeste à l'évidence que si chacun est unique en son mystère d'être humain, tous sont inégaux en fait. D'où l'émulation sportive, seule reconnue on ne sait pourquoi. Mais dans les autres domaines l'inégalité fait scandale, révélant le vide et le mensonge d'une culture incapable d'assumer ses conditions. . ." (p. 18)

et l'auteur de poursuivre:

"Apprendre la condition humaine, c'est apprendre à la fois l'égalité absolue des hommes en dignité, chacun étant un être unique, capable de liberté responsable, – et leur inégalité de fait en toutes choses, notamment quant à leurs capacités, leurs dons, leur ardeur au travail, et ainsi de suite." (p. 23)

9) La "nouvelle" histoire dont Duby, le Roy Ladurie et Perrenoud, mais aussi les auteurs suisses de la récente *"Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses"*, 3 vol., Lausanne, Payot, 1982, sont représentatifs, s'attache justement à restituer la place des gens "communs" et leurs rôles dans l'évolution historique.

Nous sommes ici face à un discours qui, niant le social, en vient à chercher dans un naturalisme et une biologisation peu rigoureux un fondement aux inégalités. Ainsi les inégalités sont innées, font partie inhérente de l'individu. Or une telle affirmation n'est à aucun titre acceptable, ni même défendable. L'inégalité n'existe qu'en fonction d'une discrimination, c'est-à-dire d'une norme et de sanctions. Ainsi en est-il juridiquement, culturellement, économiquement, socialement, etc. Cela ne signifie en aucun cas que les individus sont parfaitement identiques et totalement interchangeables: ils sont *différents.* L'inégalité réside justement dans le refus d'admettre les différences, de prendre en compte l'originalité.

Les façons de faire actuelles, les modes de vie adoptés par certains groupes d'individus sont ainsi niés en tant qu'éléments d'une subculture propre ou comme mœurs. L'auteur déploie des efforts considérables à discréditer ceux-ci, mais pourrait-elle nous expliquer sur quelle bases se fondent de telles analyses et des affirmations comme celles-ci:

> *"On couche ensemble, ce qui rend la sexualité inoffensive"* (p. 25)

> *"On comprend alors que certains jeunes se réfugient dans leurs "communautés" exclusives, leurs ghettos qui ne sont pas des lieux d'échange, mais de solitudes noyées, submergées par le bruit."* (p. 25–26)

Dès lors ne subsiste que la culture, la vraie, c'est-à-dire celle qui plonge ses racines le plus loin possible dans le passé:

> *"Ni la nature, ni les siècles de culture ne se sont encore laissé entièrement abolir"* (p. 30)

et qui apparaît figée, immuable. Comme si une culture digne de ce nom, c'est-à-dire vivante, en permanente évolution, ne pouvait exister en dehors des musées!

Des techniques d'écriture bien particulières donnent l'illusion du "bon sens", de l'évidence; elles jouent ainsi sur la dramatisation.

La première technique d'écriture utilisée est celle du *sous-entendu;* on fait alors volontiers appel aux guillemets, aux points d'interrogation ou aux comparaisons infondées par rapport au propos: *"le "sens critique", si "créateur" qu'il se veuille, est impuissant à instaurer des moeurs nouvelles"*

(p. 19), *"La violence de ces jeunes, souligne-t-on, "n'est pas une fin en soi"; mais pour des preneurs d'otages ou des cambrioleurs non plus"* (p. 4).

Une seconde technique est celle de l'*assimilation.* Elle consiste à évoquer un parallélisme, une homologie entre deux éléments, puis à ne s'attacher plus qu'à l'un d'eux, mais à en tirer des conclusions pour l'autre. Ainsi voit-on le texte fourmiller d'exemples, de descriptions concernant l'enfance admises comme pertinentes au sujet de la jeunesse. Les femmes quant à elles sont le plus souvent enfermées dans leur rôle de mère: *"Créer les conditions qui permettent à la mère, d'abord, de remplir sa fonction irremplaçable, de façon continue, auprès du petit enfant"* (p. 31), c'est la première mesure que préconise J. Hersch pour redresser la situation. Il y aurait beaucoup à dire sur sa conception de la femme...

La *schématisation* est une technique d'écriture qui vise à généraliser le cas particulier, à grossir l'événement, à partir de phénomènes spécifiques pour en faire des vérités globales: *"Car le Centre autonome, c'est le vide – l'arbitraire – le néant ennemi"* (p. 7); *"on enseigne des processus de reproduction, des recettes de plaisir, des mesures de précaution. Il s'agit d'avoir, avec le moins possible de risque, le maximum de jouissance. "L'autre" est abstrait, ou tellement flou qu'il permet toutes les substitutions"* (p. 24).

L'*appel à l'ordre: "Au fond, et contre toutes les apparences, la plupart de ces jeunes cherchent la maman, le papa, le maître, la famille qu'ils n'ont pas eus"* (p. 7); *"Les provocations désespérées des jeunes à l'encontre de notre permissivité lâche et mensongère appellent la résistance nette, constante, consistante, du respect de la démocratie et de ses formes, même lorsque ce respect comporte des risques"* (p. 28). Ces exemples sont révélateurs. L'appel à l'ordre agit un peu comme une incantation, il rythme le discours et permet de le soustraire aux doutes, aux questions en suspens, aux hésitations.

Nous relèverons encore la technique du *passé pour témoin* qui consiste, tout comme pour l'appel à l'ordre, à incanter. Le but semble être ici non seulement la valorisation d'autrefois, mais encore l'appel au retour d'une situation comparable, c'est-à-dire une situation de consensus, de résignation, de respect, etc.: *"Aucun chevalier ne tue plus le dragon pour conquérir sa princesse. Aucune princesse, d'ailleurs, ne s'attend à être conquise un jour"* (p. 25); *"Montrer aussi, à l'aide du passé, les possibles tâches d'avenir"* (p. 31).

Quelques mots, enfin, sur sa méthode d'observation et sa connaissance des faits, et d'abord ce que J. Hersch en précise:

"J'ai assisté à certaines "manifestations", obervé avec soin leurs acteurs et le déroulement des faits. Il ne s'agit nullement, comme il est suggéré à la page 9 (des "Thèses" – note des auteurs), *d'une explosion spontanée et imprévue de "force physique, qui ne peut plus guère s'épanouir dans le monde urbain éloigné de la nature". (. . .)*
"La manifestation est conçue d'avance par quelques-uns, avec la complicité d'un groupe de suiveurs (cent,? deux cents,? trois cents?), dociles et excités, placés d'avance là où il faut. "La commission ne croit pas que les troubles aient été provoqués par des manipulateurs professionnels". Que seraient, dans son esprit, des "manipulateurs professionnels"? Je n'en sais rien. Ce dont je suis convaincue, ayant longuement observé le comportement de quelques meneurs, c'est qu'ils ont suivi un entraînement. J'ignore où, quand, comment, et je n'ai aucune preuve. Mais leur stratégie, leur technique, leur manière d'entraîner les autres, leurs gestes anormalement brusques, d'une soudaineté acquise, trahissent un dressage par des exercices répétés. Il serait très intéressant d'apprendre où, ces dernières années, ils ont passé leurs vacances."
"Cela n'est pas notre affaire ici, c'est celle de la police." (p. 7)

On peut prendre le parti d'en rire. (Mais d'où a-t-elle pu observer aussi tranquillement et longuement les manifestants sans se faire houspiller par eux ou. . . par la police?) On peut aussi se poser des questions sur ses filtres. Elle estime par exemple (p. 28) que *"engager "le dialogue" avec le "mouvement des jeunes" un lendemain ou un surlendemain d'émeute, c'est corrompre la jeunesse et ruiner en elle le sens démocratique. Toute concession obtenue par menace ou par chantage est corruptrice."* Mais elle se garde bien de rappeler à quand remontent, le plus officiellement du monde, certaines revendications. C'est le 9 septembre 1949 que s'est créé à Zurich un comité d'initiative pour une maison des jeunes, et en 1951 une "association pour une maison des jeunes". Les "lendemains d'émeute" dont parle J. Hersch sont aussi des surlendemains de démarches fort démocratiques.

Au vu des éléments qui précèdent, on peut légitimement se poser la question de l'intention de l'auteur des Antithèses. Sommes-nous face à un texte polémique ou à une réflexion? L'intention avouée de J. Hersch était d'intervenir dans le débat, de réagir aux "Thèses" de la commission fédérale. Le but était donc de réfléchir sur un texte et de développer certaines critiques, une autre vision de la réalité. Une telle démarche s'inscrit logiquement dans une méthode. Or, il apparaît clairement que cette dernière n'est pas appropriée au but avoué. L'auteur polémique, sans pour autant l'annoncer clairement. Ainsi elle impute à la commission fédérale des réflexions qui

dépassent l'intention des "Thèses" et sont, en fait, déjà des interprétations tendancieuses. On la voit par exemple prétendre que la commission fédérale, par ses "Thèses", justifie la violence ou désécurise les "parents, éducateurs, autorités". Il s'agit là typiquement d'un procédé polémique qui vise à noircir, à dramatiser afin de donner plus de relief, plus d'éclat au combat livré par l'auteur.

J. Hersch n'hésite pas non plus à faire du réductionnisme. Lorsqu'elle évoque la "violence indirecte", elle donne uniquement des exemples matériels, voire économiques. Elle nie ainsi d'autres aspirations clairement exprimées par les jeunes, notamment en biens culturels. Ce qui lui permet, dans un second temps, de prétendre que de tels désirs sont réalisables, par exemple en travaillant, et d'évacuer ainsi la question. Le ton polémique revient aussi souvent à l'égard des sciences humaines. Ce qui n'empêche nullement J. Hersch d'y avoir recours, il est vrai toujours implicitement et de faire siennes leurs affirmations les plus éculées.

Il est donc clair que le ton des Antithèses est profondément polémique. Mais l'identité de leur auteur, ses intentions déclarées, font apparaître ce texte comme une analyse rigoureuse et cela, incontestablement, n'est pas sans effet sur l'efficacité d'un tel discours et sur ce qu'il peut révéler.

4. EN GUISE DE CONCLUSION

Après avoir vu quelques aspects de la méthode en œuvre dans les "Antithèses", revenons sur deux points capitaux où cette méthode a des implications importantes: la place des femmes et la question des centres autonomes.

Dans les "Antithèses", les femmes n'apparaissent que comme mères; éventuellement comme mères qui doivent travailler, mais jamais comme apprenties ou travailleuses de plein droit, nous avons déjà souligné ce réductionnisme.

De plus, ce statut de mère est présenté dans cette plaquette comme quelque chose de naturel, d'univoque, et subordonné aux besoins immuables des jeunes-enfants. Dans la recherche des causes de l'isolement des jeunes,

les "Antithèses" trouvent une population-cible privilégiée: les mères qui travaillent au dehors *"c'est leur présence qui effectivement, manque aux enfants au retour de l'école"*... (p. 13) Plus loin parmi les solutions proposées, la première découle de ce constat *"créer les conditions qui permettent à la mère d'abord de remplir sa fonction irremplaçable, de façon continue, auprès du petit enfant"* (p. 31). Suivent les propositions de mesures visant à retirer les femmes du marché du travail, ne serait-ce que partiellement ou provisoirement.

Ces déclarations et les mesures proposées nous semblent refléter une conception très conservatrice de la place de la femme dans la société, et appellent les remarques suivantes:

- Les Antithèses qui en appellent continuellement à l'histoire et aux modèles "des adultes du temps passé" se gardent bien de souligner que le modèle proposé de femme-mère est très récent. C'est ce qu'établissent les travaux de divers historiens ayant investigué la vie familiale (Ariés, 1960, Shorter, 1977).

- Rien n'établit par ailleurs que ce modèle satisfasse les besoins des enfants dès qu'ils ne sont plus des nourrissons. Actuellement il est important d'insister aussi sur la sous-stimulation affective, cognitive et relationnelle que peut représenter pour les enfants l'enfermement dans une relation duale exclusive (Camaioni, 1980). A l'inverse dans de bonnes conditions de gardiennage (soins adaptés, relations stables) l'enfant ne souffre pas de l'absence de sa mère qui travaille (Rutter, 1972). Un enfant en crèche n'est pas un enfant abandonné...

- L'enfermement des femmes dans ce rôle de mère omniprésente, est dommageable pour elles. Il contribue à l'appauvrissement de leur vie mentale et sociale, et peut expliquer, même partiellement, la surconsommation féminine de certains médicaments psychotropes, ou la surreprésentation des femmes dans la population psychiatrisée (Guyon, Simard, Nadeau, 1981). On est loin du sourire radieux de la mère comblée.

- Les propositions de cette plaquette confinent les femmes dans leur rôle de main d'œuvre d'appoint. Mais justement la discontinuité et la précarité des carrières des femmes – pour des raisons familiales avant tout – sont les principaux obstacles à leur formation et à leur promotion, comme à leur rémunération équitable.

- Les "Antithèses" ont du travail féminin une conception particulière: on y déplore que les femmes "se voient contraintes par l'insuffisance des ressources familiales à travailler contre leur gré" (p. 13), mais on jette aussitôt le doute sur l'évaluation que les familles font de leurs propres besoins. Il est toujours suspect de voir les privilégiés appeler le bon peuple à la modération de ses besoins. Nous ne savons pas ici quelle est la part de l'ignorance des salaires réels en suisse romande, qui commencent cependant à être bien connus (CRT, 1983; MPF, 1979). Mais il est plus facile d'appeler les consommateurs modestes à la modération que de développer des exigences de justice sociale...

- Car, enfin, ce modèle permet d'évacuer quelques questions sociales actuelles en Suisse. Inutile de promouvoir le congé parental payé, ou de lutter pour améliorer les crèches ou développer la prise en charge extra-scolaire des enfants, si on dispose d'un modèle qui permet de se décharger de tout ce travail sur les seules mères. Inutile aussi dans ce contexte de réclamer les droits de la femme à l'égalité dans le travail et la formation.

De même, le texte de J. Hersch ne fait qu'effleurer la question des centres autonomes. Or ce fut non seulement le problème central soulevé par les divers mouvements, mais aussi le point qu'ils avaient en commun d'une ville à l'autre, en Suisse romande comme en Suisse alémanique. Pour l'auteur des Antithèses, nul besoin de proposer des réflexions à ce sujet, de discuter, par exemple, de la production et de l'expression culturelles en Suisse. Dans nos sociétés pourtant, la jeunesse est non seulement productrice de valeurs culturelles qui lui sont propres, mais représente aussi un fabuleux potentiel économique que depuis une trentaine d'années les agents les plus divers s'efforcent de conquérir. Cette généralité cache mal la diversité et les inégalités qui subsistent au niveau de la consommation. C'est d'ailleurs une des raisons qui est à l'origine de mesures politiques visant à la création et au développement de centres de loisirs et de maisons de la culture dans certains cantons suisses (Felder & Vuille, 1979). Or il est intéressant de constater que les villes où le mouvement a pris une ampleur particulièrement importante avaient justement pour caractéristique de n'avoir adopté aucune politique globale et cohérente dans ce domaine.

Prenons l'exemple de Zürich. C'est en 1949 qu'est posée la question de la réalisation d'un centre pour les jeunes et animé par leurs soins. Cette demande est alors soutenue par de nombreuses personnalités. Dix ans plus tard, le projet en cours est stoppé sur décision de l'administration zurichoise car il est prévu de construire une route sur le terrain où l'on voulait bâtir ce centre (Drahtschmidli). Cependant l'année suivante, en 1960, des locaux provisoires

sont attribués aux jeunes sur ce même terrain! En 1963, le projet de route est révisé, on reparle de construire un centre. Cependant en 1968 rien n'est encore fait et la revendication d'un tel centre est fortement soutenue par le mouvement contestataire; des locaux de Globus sont d'ailleurs occupés à cette fin. Deux ans plus tard, les autorités attribuent un abri anti-atomique, le "Bunker", aux jeunes qu'elles feront évacuer par la police quelques mois plus tard sous prétexte des multiples problèmes posés par ce centre et les activités qui s'y déroulent. En 1972, un projet évalué à 30 millions de francs est soumis à votation et repoussé. Les jeunes eux-mêmes, qui avaient réoccupé le Drahtschmidli, s'opposaient à une telle réalisation de prestige qui semblait bien peu répondre à leurs préoccupations.

En 1980, la question est toujours en suspens à Zürich. Trente ans se sont écoulés depuis la fondation d'un comité d'initiative pour une maison des jeunes et aucune solution satisfaisante pour les usagers potentiels n'a été trouvée. Pendant ce temps des volées successives de jeunes n'ont cessé de réclamer une infrastructure minimale leur permettant de produire et de consommer leur culture; au fil des années la demande est devenue revendication. Cette radicalisation témoigne à elle seule de l'évolution et du durcissement des rapports sociaux dans une soiciété en mutation, car il ne faut pas oublier que "la jeunesse est finalement l'expression, le miroir des forces et processus sociaux qui ont contribué à sa formation" (Arnold et al., 1971, 21), mais l'auteur des Antithèses pour sa part "estime qu'engager "le dialogue" avec le "Mouvement des jeunes" un lendemain ou un surlendemain d'émeute, c'est corrompre la jeunesse et ruiner en elle le sens démocratique (p. 28).

La logique que nous avons décortiquée ici nous paraît exemplaire. Elle s'inscrit en droite ligne dans un fonctionnement institutionnel bien ancré dans la conscience helvétique. Elle révèle avant tout un refus profond de toute situation conflictuelle. Ce fait semble confirmé non seulement par les attitudes relevées en rapport avec les manifestations de jeunes, mais aussi par d'autres faits plus anodins et participant du même esprit. Ainsi en est-il de l'écho rencontré par les diverses publications qui ont déjà été consacrées à ces phénomènes (nous pensons ici notamment aux livres de Dériaz, Del Curot & Maeder, 1981; Jaquillard & Sonnay, 1980; Ménétrey et Collectif de défense, 1982; à la brochure de Descombes, 1981, ou aux divers documents du mouvement zurichois traduits en français pour en rester aux publicatons francophones).

Cette logique révèle surtout que le "bon sens" sert de ciment idéologique au consensus helvétique. Et que ce "bon sens" opère un filtrage tendant à nier les dimensions politiques et sociales de la réalité. Ainsi l'histoire se mue en glorification du passé, le vrai, celui où valeurs et vérité avaient un sens;

les différences et les inégalités socio-culturelles sont ramenées à des inégalités "naturelles"; enfin, la dynamique sociale fait place à l'ordre. On retrouve là quelques caractéristiques qui ne sont pas sans rappeler celles que Barthes avait mises en évidence à propos du poujadisme (1957): "Ce que la petite-bourgeoisie respecte le plus au monde, c'est l'immanence; tout phénomène qui a son propre terme en lui-même par un simple mécanisme de retour, c'est-à-dire, à la lettre, tout phénomène *payé,* lui est agréable." (1970: 85)

Resterait à comprendre la finalité de ce genre d'événements: pour quoi les choses se sont-elles à nouveau passées comme cela? Nous ne voulons ici que rappeler deux pistes générales et hypothétiques, qui veulent davantage restituer le contexte qu'élaborer une explication.

Depuis trente ans on montre du doigt le même acteur: LA jeunesse. Blousons noirs, rockers, beatniks, provos, hippies, autonomes, punks, loubards, etc., etc., autant de minorités de jeunes qui défrayèrent la chronique. Et dans le même temps, souvent dans les mêmes discours, est prôné le nouveau modèle de l'homme!

> *"Le nouveau modèle, c'est l'homme à la recherche de la réalisation de soi, à travers l'amour, le bien-être, la vie privée. C'est l'homme et la femme qui ne veulent pas vieillir, qui veulent rester toujours jeunes pour toujours s'aimer et jouir du présent."* (Morin, 1975; 212)

Ce nouveau modèle sert de promotion, en fait, aux idéaux de la consommation, du bien-être matériel, de la culture de masse. Il est la célébration du monde des objets et de la marchandise. La jeunesse en est la population-cible. Seulement, cette jeunesse n'est ni uniforme ni homogène, on y retrouve d'autres clivages sociaux.

Nous abordons là un second problème, celui de l'origine sociale des jeunes impliqués dans les événements qui secouèrent la société suisse depuis le printemps 1980. La plupart des observations concordent sur ce point; ces "jeunes" sont dans leur majeure partie ce qu'on peut appeler des laissés-pour-compte. A ce niveau ils n'ont pas grand chose en commun avec leurs prédécesseurs beatniks ou hippies qui étaient des *drop-out* volontaires.

En revanche, cette caractéristique de marginalisation structurelle, ils la partagent avec la petite-bourgeoisie traditionnelle. Nous voyons ainsi apparaître un effet de masquage idéologique: on superpose à un conflit opposant des oubliés du système un conflit de générations. Effectivement, la petite-bourgeoisie traditionnelle est condamnée dans la structure sociale actuelle, comme dans toutes les sociétés industrielles avancées (Baudelot et al., 1975; Bourdieu,

1976). Les processus de déqualification et de spécialisation qui y sont à l'œuvre la touchent tout autant que ces jeunes en rupture d'apprentissage, en situation d'exclusion scolaire, de travail précaire et d'avenir incertain. Seulement, les socialisations diffèrent; travail, effort, devoir, épargne pour les uns, consommation, bien-être, plaisir pour les autres. Les effets, eux, sont identiques, c'est l'exclusion, la marginalisation, la prolétarisation. Au bout du compte, ce sont les dominants qui en profitent.

Et de cela, il n'a été nulle part question. Car il eût alors fallu parler de la crise que vivent, depuis plusieurs décennies et sous diverses formes, les systèmes sociaux industriels contemporains. Crise qui défie plus qu'elle ne conforte le "bon sens".

BIBLIOGRAPHIE

AMOS, J (1979), Les inégalités de formation dans un système d'enseignement post-obligatoire généralisé, *Revue suisse de sociologie*, 5/2 (1979) 153–175.

AMOS, J. (1982), La durée contre l'instant ou quelle alternative pour les jeunes?, *Revue Int. d'Action Communautaire*, 8/48 (1982) 91–99.

ARIES, Ph. (1960), "L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime", (Plon, Paris).

ARNOLD, P., BASSAND, M., CRETTAZ, B. & KELLERHALS, J. (1971), "Jeunesse et Société" (Payot, Lausanne).

Autrement (1975), Jeunesses en rupture: dupes ou prophètes?, 1 (1975).

BARTHES, R. (1970), "Mythologies" (Seuil "Points", Paris).

BAUDELOT, C., ESTABLET, R. & MALEMORT, J. (1975), "La petite bourgoisie en France" (Maspero, Paris).

BAUDRILLARD, J. (1972), "Pour une critique de l'économie politique du signe" (Gallimard, Paris).

BEROUD, G. (1982), Valeur travail et mouvement de jeunes, *Revue Int. d'Action Communautaire*, 8/48 (1982) 5–30.

BOURDIEU, P. (1976), Les variantes du goût petit-bourgeois, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5 (1976) 67–79.

CAMAIONI, L. (1980), "La prima infanzia (lo sviluppo psicologico dalla nascita ai tre anni" (Il Mulino, Bologna).

CHOMBART DE LAUWE, P.–H. (1971), "Pour une sociologie des aspirations" (Denoël-Gonthier, Paris).

Comité Anti-Répression (1980), "Zurich en heissä summer aber subito, chronologie d'un été chaud" (Coopérative d'impressions nouvelles, Le Mont/Lausanne).

Commission fédérale pour la jeunesse (1980), "Thèses concernant les manifestations de jeunes de 1980" (Office fédéral de la culture, Berne).

Commission fédérale pour la jeunesse (1981), "Dialogue avec la jeunesse" (Office fédéral de la culture, Berne).

Confédération Romande du Travail (CRT), Bas salaires, agir syndicalement, *Bulletin CRT* no 62 (févr. 83).

DERIAZ, A., DEL CURTO, M. & MAEDER, P. (1981), "Suisse en mouvement, images de luttes populaires 1970–1980" (D'En Bas, Lausanne).
DESCOMBES, J.–P. (1981), "Les mouvements de révolte juvénile aux Etats-Unis et en Suisse" (Nouvelle Imprimerie du Léman S.A., Lausanne).
DUVIGNAUD, J. (1975), "La planète des jeunes" (Stock, Paris).
FELDER, D. & VUILLE, M. (1979), De l'aventure à l'institution: les centres de loisirs genevois, *Cahiers du service de la recherche sociologique*, **12** (1979).
GALTUNG, J. (1980), Le développement dans la perspective des besoins fondamentaux, *Cahiers de l'Institut Universitaire d'Etudes du Développement*, **11** (1980).
GOFFMAN, E. (1974), "Les rites d'interaction" (Minuit, Paris).
GOFFMAN, E. (1977), La ritualisation de la féminité, *Actes de la recherche en sciences sociales*, **14** (1977) 34–50.
GUYON, L., SIMARD, R. & NADEAU, L. (1981), "Va te faire soigner, t'es malade!" (Maloine, Montréal et Paris).
Groupe d'Olten des écrivains suisses (1980), "Die Zürcher Unruhe" (Orte-Verlag, Zürich).
Groupe de recherche sur l'enseignement de la philosophie (GREPH), (1977), "Qui a peur de la philosophie?" (Flammarion "Champs", Paris).
HADORN, R. (1974), Jeunesse et déviance: un même problème théorique?, *Contributions à l'analyse sociologique de la Suisse* (Soc. suisse de sociologie, éd., Genève).
HERSCH, J. (1981), "L'ennemi c'est le nihilisme, Anthithèses aux "thèses" de la commission fédérale pour la jeunesse" (Georg, Genève).
JAQUILLARD, C. & SONNAY, J. F. (1980), "Zürich graffiti, les desperados de l'état social" (L'Aire, Lausanne).
LAGREE, J.–C. (1982), "Les jeunes chantent leurs cultures" (L'Harmattan, Paris).
MENETREY, A.–C. et le "Collectif de défense" (1982), "La vie . . . vite, Lausanne bouge 1980–1981: une chronique" (D'En Bas, Lausanne).
MORIN, E. (1975) "L'Esprit du temps 1. Névroses" (Grasset, Paris).
Mouvement Populaire des Familles (MPF) (1979), "Comment vivent-ils? Les ménages salariés romands en chiffres" (MPF, Genève/Lausanne).
PERRENOUD, P. (1978), Entre jeunes et adultes: de la différence au conflit, *Revue suisse de sociologie*, **4/3** (1978) 19–54.
REMOND, R. (1982), "Les droites en France" (Aubier Montaigne, Paris).
RUTTER, M. (1972), "Maternal Deprivation Reassessed" (Penguin Books, Harmondsworth).
SHORTER, E. (1977), "La naissance de la famille moderne" (Seuil, Paris).
URIEN–CAUSSE, B. (1980), La violence des jeunes dans l'Ancienne France, *L'Histoire*, **20** (1980).